

LA REVUE MUSICALE

SIXIÈME ANNÉE

1^{er} Novembre 1924

NUMÉRO UN

Musique & Poésie



Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de poésie réaliste, parce que la poésie est la seule réalité. La musique vériste est du même ordre inutile et bas, à peine une curiosité ou une façon d'ajouter quelques couleurs criardes au décor du théâtre.

Que serait la poésie réaliste, sinon la description de l'objet ? Or, le poète ne décrit pas l'objet ; il n'en donne pas les coordonnées sur la carte de l'action, mais sur le plan de l'esprit et d'une éternelle présence : au lieu de peindre l'objet, il en cherche la forme non matérielle, et s'il réussit dans son art, il arrive à la créer. Tous les Mores sont de la poussière à Chypre et à Venise ; mais Othello est vivant, même après s'être tué.

Tout est sujet dans le poème ; et que ce soit une statue, un bas-relief, une ode, un drame, un portrait, une page de pensée ou une figure peinte, dans le poème il n'y a jamais que le poète. Et je dirais que le poète y est d'autant plus souvent qu'il semble n'y pas être et qu'il y est plus caché. A plus forte raison le musicien, qui est un poète sans espace. La musique et la poésie se tiennent ici de bien près. Ici la matière n'est plus rien.

II

L'harmonie du musicien est la couleur propre de sa poésie. Tous les aveux du cœur et de la nature sensible sont harmoniques, au moins chez les modernes. Mais n'ai-je pas vérifié cent fois que l'amour n'a pas été connu des anciens ? L'harmonie de Bach est son génie ; sa polyphonie est le génie de son pays et de son siècle, où d'ailleurs il met sa marque. La musique n'est ni verticale ni horizontale, parce qu'elle est les deux. Elle est du temps dans l'espace. Toutefois, l'oreille saisit le spatial et le cœur est l'organe du temps. Inversement, l'architecture est de l'espace absolu, où pourtant l'esprit introduit une succession temporelle.

Bien loin d'être la ligne pure, la polyphonie est le contraire de la ligne. Plusieurs lignes ensemble font un tissu harmonique. Le triomphe de la polyphonie est précisément d'imposer le tissu des lignes comme une harmonie continue. Du reste, comme dans la physique la notion de courbe continue, la notion de ligne s'efface de la musique, à mesure qu'on la presse de plus près. La polyphonie est une mélodie d'accords. En art, rien ne donne une plus haute et plus rayonnante satisfaction à l'esprit. La grande polyphonie, délivrée du contrepoint scolastique et des marches formelles, est l'harmonie même.

Voilà pourquoi notre inépuisable Jean Sébastien Bach fait figure de Père Éternel dans l'univers de la musique. Que l'on compare un instant sa polyphonie à celle de Haendel, si forte, si sûre, mais beaucoup moins libre, jaillissante et sensible : j'y trouve la même opposition profonde qu'entre le style de Bossuet et celui de Pascal. Haendel paraît d'autant moins harmonique et vertical que Bach l'est davantage.

Il faut parcourir plus d'un long siècle et venir jusqu'à Wagner pour rencontrer un musicien qui porte dans la polyphonie le génie poétique de Bach. Dans Wagner, la polyphonie est délivrée de l'école ; mais quand Wagner fait marcher librement ensemble les thèmes opposés ou divers de sa symphonie, il est plus voisin de Bach que personne. Il l'est, du reste, dans la mystique du sentiment et l'effusion perpétuelle. Sans doute, le souci de la scène, la grosse artillerie du théâtre, la recherche fatale de l'effet, multipliée par l'excès romantique gâtent souvent dans Wagner la pureté musicale. Mais la puissance, la grandeur pensante et surtout la pro-

fondeur intense sauvent tout. Le prélude du dernier acte de *Parsifal* est peut-être ce qui rappelle Bach le plus singulièrement dans toute la musique. Qu'il s'agit donc peu de métier et de mode à une telle hauteur ! Les parentés et les ressemblances sont toutes dans la profondeur. Le vertical est le sens des natures et des émotions profondes.

III

La simplicité est le lieu commun de tous les critiques sans portée. Rien n'est simple. La molécule est un monde. La plus simple vue de l'esprit est d'une complexité prodigieuse. Tout n'est simple qu'aux ignorants, et peut-être aux fanatiques. Les autres, quand ils parlent de simplicité, ils abdiquent par là même le peu qu'ils savent ; ils perdent aussitôt le sens de ce qu'ils font. Ni la physique, ni la pensée, ni la nature ni la vie, ni les caractères ne se laissent ainsi réduire. Rien n'est simple ; mais j'accorde que tout doit sembler l'être, tout ou à peu près. Bref, il n'est de simplicité que dans l'expression. Encore n'est-ce qu'une apparence. Ce qui est simple pour un grand esprit ne l'est pas pour son critique. La vie des chefs d'œuvre le prouve, où l'on peut toujours découvrir du nouveau. On vient de voir, après trois cents ans, combien Pascal est peu compris, surtout de ceux qui l'admirent et qui lui comparent sans vergogne un rhéteur politique étranger à toute vérité, ou un faiseur de tours en vers, faux en tout, faux penseur et faux géomètre.

Il n'y a pas de simplicité harmonique désormais, pas plus qu'il n'est une psychologie simple ou une mathématique. Les principes sont toujours simples, si l'on veut, à condition de n'y pas regarder de près. On n'explique pourtant rien de ce que l'on convient d'admettre. La pensée ni le sentiment de l'homme, tel que l'ont fait tous les siècles de l'art et de la science, ne peuvent pas avoir la simplicité de l'âme primitive. Elle est simple parce-qu'elle est presque vide ou d'un seul tenant, comme le cerveau d'un nouveau-né ou cette main enfantine, fermée sur elle-même, sans dessins intérieurs et sans lignes, page sans écriture et qui n'a pas encore servi.

Aujourd'hui, avec leurs préjugés et leurs parti-pris d'école, les gens confondent tout, même ce qu'ils distinguent. Il faut être dionysiaque avant d'écrire, et apollinien quand on écrit. Le grand artiste est à ce prix. Tout l'un ne sert de rien, comme tout l'autre.

La part de la poésie dans la musique est celle d'Apollon. La musique est la part de Bacchus dans la poésie.

La polyphonie est d'Apollon, et aussi nécessaire dans la musique que la belle architecture dans l'art d'écrire. Mais l'harmonie est dionysiaque. Et sans Bacchus, ni le musicien ni le poète ni même l'architecte n'ont vraiment rien à chanter, eussent-ils beaucoup à dire. Qu'ils le disent alors en nombre et dans le pur langage des nombres, qui est la mathématique. Cependant, il n'y a que les Bacchantes folles, dans l'orgie où le délire de l'espèce et le culte se confondent, où le sang de la femme et le sang de la vigne se mêlent, les chevelures et les pampres, il n'y a que les Bacchantes pour croire que Bacchus est ivre : quand il les a enivrées, il se retire. Je ferai un mythe de la retraite de Bacchus sur le Parnasse, parmi les Muses.

IV

WAGNER ET DEBUSSY

Ils sont tous les deux profondément musiciens. Mais Wagner n'est pas musicien seulement ; et surtout, n'être que musicien, c'est ce qu'il n'a pas voulu. Il était né dans le théâtre. Le génie de la scène l'a tenté plus tôt, peut-être, que le génie de la musique. Il a respiré, dès l'origine, l'air de Beethoven mourant ; et Beethoven l'a corrompu par l'exemple. Dans Beethoven, le musicien le cède presque partout au poète ; et l'on peut même dire que le poète le cède au héros. Pour la première fois, avec Beethoven, l'artiste musicien s'est décidément élevé à la conscience et à la fonction de grand homme : on n'entre point dans cette voie sans le vouloir et sans prétendre y rester. Beethoven ne vit sans doute que pour la musique ; mais sa musique n'est pas seulement l'art des sons ; elle est une poésie sonore, une morale sonore, une action sonore, enfin une religion. Dans Beethoven, je vois toujours le musicien de la Révolution : à sa manière, il est le Napoléon de son art, comme Chateaubriand briguit de l'être à la sienne. Les trois hommes sont nés à quelques mois les uns des autres, et les deux plus proches sont morts presque en même temps.

Wagner poète entend bien faire au théâtre ce que Beethoven a fait dans la symphonie. Il en a eu l'ambition, dès le début ; il l'a soutenue jusqu'à la fin. Quand il célèbre, à soixante ans, le centenaire du Grand Vieux Sourd, il le peint en précurseur ; il en fait le Mage et le Baptiste de la musique nou-

velle : il en est lui-même le Rédempteur. Il déclare sans cesse que le drame musical n'est pas seulement le plus haut exploit de la musique, mais l'œuvre suprême de l'art ; elle rend même toutes les autres inutiles ; elles y sont asservies. La volonté de Wagner est d'unir, dans un seul homme, Beethoven à Shakespeare ; et lui-même, lui seul est cet homme-là.

Musicien comme il était, cent ou cinquante ans plus tôt, instruit à l'école de Bach, dans sa Leipzig natale, Wagner n'eût jamais visé si haut ; il excède son art. Il y mêle cet amer poison de la morale, qui semble le poison mental de l'homme : car toute doctrine, en art, et toute volonté théologique, est de la morale.

Notre Debussy est étranger à ces desseins. Il en est pur ; il en reste aussi exempt qu'on puisse l'être ; et personne même ne l'a été autant que lui de son temps. Plus il est poète, plus il est musicien. Il ne connaît le poème, il ne le réalise dans son monde intérieur, que sous la forme musicale ; et toutes ses idées naissent harmoniques. Car il est riche de pensée, quoi qu'il semble ; il peut raisonner sur son art comme Wagner lui-même, et plus purement. On ne saurait être plus fin critique, ni d'une pointe plus perçante : là même où il est le moins juste, il n'est pas dupe : il sait très bien qu'il manque à la justice ; il connaît sa malice ; mais il le veut ainsi : il combat ; il lutte contre une tyrannie toute puissante ; il a résolu de vaincre et de se rendre libre.

Voilà donc où je voulais en venir : l'opposition totale de Wagner et de Claude Achille au théâtre, vient de ce que les deux grands musiciens ont une idée totalement contraire du rôle que doit jouer la musique. Wagner musicien n'écrit son poème qu'en vue de la musique, et proprement de la symphonie accrue des voix. La musique pour lui est la poésie au cube, multipliée par l'orchestre, que multiplie la voix humaine. Toute œuvre musicale de Wagner est une transposition du poème à la troisième puissance. Et par là, il est dans la quantité comme on ne le fut jamais avant lui, Beethoven seul excepté. Il croit que la musique peut donner au drame un Shakespeare trois fois plus tragique, trois fois plus intense.

Debussy, son idée et son instinct, son sentiment et sa volonté sont tout contraires. Son art ne transpose pas dans l'ordre de la quantité : il traduit. Il met tout en musique avec un scrupule incomparable et une intelligence exquise ; tout est de l'ordre de la qualité. Sa musique est une traduction

merveilleuse, comme on prendrait un poème écrit dans une langue commune, pour le faire passer dans une langue de choix, celle de l'expression, telle que l'esprit de finesse la rêve et l'exige.

Wagner n'aurait pu rien faire sur un poème qui ne fût pas de lui. Debussy n'avait aucun besoin d'inventer son poème : quel qu'il fût, quelque chef-d'œuvre littéraire qu'il eût choisi, il l'eût traduit en musique ; il l'eût fait sien ; il l'eût créé à nouveau dans le sein de l'harmonie.

V

La nature, à la fin, se délivrera d'elle-même dans une sublime conscience. C'est là que la pensée ne fera plus qu'un avec l'instinct ; car là, il n'y aura plus d'autre instinct que l'instinct de connaissance. Tout ce que l'homme aura souffert de la nature, et qu'il lui fallait souffrir pour se séparer de l'instinct et prendre conscience, trouvera dans la connaissance parfaite une égale récompense. Voilà où l'on peut mesurer la distance infinie qui sépare la connaissance de la simple raison ou du pur intellect. L'intellect est de l'automate ou du mécanique à l'égard de la conscience, qui est la connaissance toujours vivante, toujours en train de se faire. La raison est du tout fait, et comme la matière de l'esprit.

La poésie, la musique, la forme artistique sont à la fois les revanches du tout puissant instinct enchaîné dans l'homme, et les vols d'essai, les essors tout puissants de la conscience humaine vers le ciel de la connaissance.

Un art intellectuel n'a pas de sens. Mais s'il pense réellement, il a un nom : la science.

Toute forme d'art est musicale, si elle est vraiment artistique. L'architecture est une musique de l'espace. La poésie est une musique de la pensée en passion avec la vie. Et Psyché le sait bien, qui se donne éternellement à l'Amour, pour que naisse le chant.

La musique est la poésie de Psyché qui s'éveille. La musique trompe l'ombre, et elle enchante les ténèbres.

La musique est le soleil du crépuscule.

La musique est le soleil et le miroir de la tristesse.

O chant, c'est toi l'invitation à l'oubli.

ANDRÉ SUARÈS.